



In Memoriam : Monseigneur Alphonse-Marie Parent

Jacques de Monléon

Volume 27, Number 1, 1971

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1020200ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1020200ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

de Monléon, J. (1971). In Memoriam : Monseigneur Alphonse-Marie Parent. *Laval théologique et philosophique*, 27(1), 3-5. <https://doi.org/10.7202/1020200ar>

IN MEMORIAM :

MONSEIGNEUR ALPHONSE-MARIE PARENT

Jacques DE MONLÉON

Au premier abord il intimidait un peu tout le monde. Mais bien vite sa jovialité, son humour dissipaient cette première apparence de froideur et c'est une âme profondément sensible et bonne qui s'ouvrait pour vous accueillir. Car telle était la composition très définie et très équilibrée de sa nature : une intelligence réaliste, lucide et prompte en même temps qu'une sensibilité très vive. L'une plus manifeste, l'autre plus secrète et ne se découvrant qu'avec pudeur et timidité. D'une part une sorte de discernement immédiat pour mesurer les gens et les choses et ce que l'on pouvait et ce qu'il fallait leur demander. Et de ce côté il était objectif, exigeant, d'une fermeté parfois rigoureuse. Mais d'autre part il était bon, d'une bonté foncière et pleine de silencieuses prévenances. Pour peu qu'il les connût il n'était guère de détresse, de souci, d'inquiétude qu'il laissait sans réponse. Il savait faire et il faisait beaucoup de bien dans l'ombre. Et cette bonté n'en restait pas à de généreuses généralités : elle était attentive jusque dans le détail autant que discrète jusque dans la plus positive efficacité. Bonté foncière portant le sceau de la fidélité : fidélité à sa famille, à ses amis, à ses maîtres et particulièrement à ses maîtres de Louvain.

Possédant ainsi la clairvoyance et la sensibilité, l'objectivité de l'intelligence, la subjectivité du cœur, l'efficacité du vouloir, les choses et les gens venaient spontanément autour de lui pour y trouver leur ordre. Loin de toute ambition et de toute manigance, il se trouva tout naturellement porté à des postes d'autorité et de direction. Son rôle y fut d'autant plus grand, d'autant plus nécessaire, d'autant plus heureux que l'on se trouvait alors dans une époque de transition : des choses vieilles allaient disparaissant, des choses nouvelles cherchaient à s'établir. Il devint le centre naturel de cette situation mouvante. Il y sut exercer naturellement son autorité : non pas du tout comme le détenteur d'un pouvoir despotique et pas plus comme l'exécuteur d'une formule rigide, mais précisément et toujours dans le ton des qualités et de l'équilibre humains de sa personnalité.

Maintenant une personne, une vie ne se révèlent pas seulement dans les qualités dont elles font preuve, mais plus profondément dans l'intention qui les inspire. Une intention est toujours chose intérieure et secrète qui se manifeste au dehors partiellement dans les réalisations dont elle est le principe, mais mieux encore par les confidences dont elle est l'objet. Or l'intention fondamentale de Monseigneur Parent, celle qu'il poursuivait dans l'exercice de ses fonctions et dans la pratique de ses qualités personnelles, se découvrait à quiconque mettait un peu d'attention à le regarder faire et à l'écouter parler. Le but qui l'inspirait était certes l'un des plus grands qu'une vie puisse se proposer : l'éducation. Plus précisément, il s'agissait pour lui d'établir dans le Québec un ordre ample et adéquat de l'éducation. Il s'agissait d'établir cet ordre en répondant d'une part aux conditions concrètes de ce lieu et de notre temps ; — et répondant d'autre part à toute l'exigence du meilleur accomplissement humain. Pour cela, il fallait élargir et renouveler. Il fallait sortir de l'étroitesse des formules anciennes et leur substituer quelque chose de positif. Il fallait s'ouvrir tout grand, mais non pas sur le vide ni sur le n'importe quoi. On sait que dans cette tâche d'instauration si complexe, si délicate, si difficile il intervint à deux niveaux. D'abord, au plan général de la réforme de l'enseignement, il eut à diriger la Commission chargée de rédiger le rapport qui porte son nom.

D'autre part, il ne cessa de consacrer le meilleur de sa personne à l'Université Laval. Très soucieux de son ordre et de son progrès, il l'était plus profondément encore de son âme. Il voyait les dangers que, de ce côté, court inévitablement une organisation universitaire moderne et il s'efforçait d'en défendre celle qui lui était le plus chère. L'un de ces dangers est celui d'une gestion et d'une ordonnance trop exclusivement administratives. L'ordre artificiel et apparent que maintient une camisole administrative trop serrée recouvre une sorte d'absence, de vide intérieurs dont la conséquence prévisible ne peut être que crise voire effondrement. Pour Monseigneur Parent, l'université était une communauté humaine dans laquelle il fallait sans cesse trouver à des problèmes humains des solutions non pas mécaniques mais humaines. C'est ainsi qu'il fut normalement, naturellement amené à devenir ce centre vivant que Luc Lacourcière marque en termes si heureux : « Ses fonctions devaient l'amener progressivement au point de convergence de tous les problèmes, de toutes les initiatives, de toutes les responsabilités, de toutes les angoisses et des plus belles réalisations de l'Université Laval ».

Un autre danger et pas moins grave, ce serait de réduire l'université à un éventaire complet, disparate et indéfini des spécialités et des idées sans nul critère de valeur : une sorte de centre d'achat au lieu et place de l'échoppe médiévale. Monseigneur Parent sentait, il voyait fort bien qu'une université de cette sorte perdait son âme, qu'elle ne répondait plus à ce que l'on attendait d'elle et que par cette voie encore elle devait aboutir à sa propre ruine. Les événements qui, depuis 1968, ont ébranlé l'université dans le monde entier ont singulièrement confirmé cette manière de voir. Cette crise est la crise d'une université qui, sous l'illusion d'une fausse ouverture, avait renoncé à la question : quel est le pourquoi et l'em-

ploi de l'homme en sa qualité même d'homme ? question posée à cor et à cri par la jeunesse. L'université n'a pas seulement pour rôle de former des avocats, des marchands, des professeurs, des savants, etc., de la meilleure compétence particulière. Par-delà toutes ces spécialités, elle doit former l'homme tout court : cet être sans emploi, égaré, hagard dans la végétation illimitée des emplois spécialisés. L'université a une âme seulement dans la mesure où elle respire, où elle vit la question du sens ultime de la vie, question qui émeut dans l'homme non seulement toutes les puissances de connaître mais aussi toutes les puissances d'aimer. Et cette âme, il revient d'une façon plus particulière à la Faculté de philosophie de l'entretenir et de la communiquer.

Voilà ce qui brillait et vibrail à la pointe extrême d'une si belle intention de vie. Voilà ce qui inspirait en Alphonse-Marie Parent la pratique des qualités constitutives de son exceptionnelle personnalité. Encore faudrait-il dire comment ces grands buts et cette vivante activité étaient assumés dans l'âme très humble d'un prêtre quotidiennement et admirablement fidèle à sa vocation.